

LE
Messager de la Foi
ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR, MGR. DE MONTRÉAL



MONTRÉAL.

EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT.

1874

LE CHRIST DE CHARLES-QUINT.

Nous recommençons aujourd'hui la publication de notre humble feuille; et nous sommes trop heureux de la reprendre en ce temps de l'année consacré par l'Église à la célébration des mystères de la Passion du Sauveur.

Ayant en vue dans ce moment, d'une manière toute particulière, le soulagement des pauvres par l'ouverture d'un établissement de secours en leur faveur, sous le vocable de la *Passion*, et cette œuvre nous étant infiniment à cœur, nous venons à cette fin, de faire tirer à un très grand nombre d'exemplaires, pour les distribuer aux personnes qui voudront bien nous venir en aide, des copies en photographie du fameux crucifix connu dans le monde artistique sous le nom de Christ de Charles V., à la notice duquel nous allons consacrer ce premier billet.

Encore que les explications suivantes se rapportent à l'original sculpté en ivoire, elles peuvent s'appliquer par proportion, à la photographie que nous distribuons et qui est la copie fidèle de ce bel ouvrage.

Le célèbre Christ, connu sous le nom de Christ de Charles-Quint, parce qu'il a en effet appartenu à cet empereur, exposé successivement dans divers pays de l'Europe, a partout attiré un concours considérable de visiteurs.

Les familles royales de Belgique et de Hollande, un grand nombre d'hommes éminents dans la diplomatie, la politique, les arts, les sciences, etc., ont admiré ce chef-d'œuvre et ont voulu en conserver la photographie.

Un comité de patronage existe à Louvain, pour en favoriser l'exposition.

Pour donner une idée de la valeur de ce magnifique ouvrage, au point de vue artistique, nous reproduisons le jugement qu'en a porté le journal des Beaux-Arts; et nous publierons ensuite quelques lettres où se trouve décrite l'impression profonde qu'il produit dans les âmes, au point de vue religieux.

Cette impression est telle que les incrédules eux-mêmes ne peuvent s'en défendre. Il y en a pour qui ce Christ a été comme une révélation de la Divinité de notre sainte

religion ; ils l'admiraient d'abord en artistes, et bientôt ils le contemplaient en chrétiens, et en chrétiens émus.

Enfin à la suite de ces extraits nous placerons une pièce de vers, œuvre d'une Religieuse Belge, et une admirable inspiration poétique, qui a comme jailli de la contemplation du chef-d'œuvre en question.

3 mai 1872, fête de l'Invention de la Sainte-Croix.

Extrait du journal des Beaux-Arts, du 31 mars 1869.

Nous avons entendu parler, depuis quelque temps, d'un Christ en ivoire autour duquel s'était fait un certain bruit. Peu soucieux de nous enquérir d'un objet d'art, dans un genre où nous avons tant de fois été déçu, nous avons laissé passer la chose. Mais le détenteur de ce Christ s'est donné la peine de venir nous le montrer, et nous croyons faire acte de justice, en déclarant que nous nous sommes trouvé devant le plus beau travail qu'il nous ait jamais été donné de contempler.

Ici le génie et la foi se sont unis dans un magnifique élan et ont produit une œuvre telle, qu'en la contemplant, l'imagination se demande s'il est bien possible que des mains humaines aient taillé cet ivoire, passé, en quelque sorte, à l'état de matière vivante et mouvante...

Le Christ va mourir ; sa tête se lève vers le ciel où ses yeux jettent encore un regard ; sa bouche exclame les dernières paroles. La donnée est aussi simple que connue ; il y a près de dix-neuf siècles que les artistes la traitent et que l'humanité souffrante se retrempe à cette inénarrable agonie. Mais, nul ne l'a sentie et comprise comme l'auteur inconnu du Christ de Charles-Quint et nous en appelons à tous ceux qui l'ont vu. A notre sens, un chef-d'œuvre de cette portée n'a pu être exécuté que par le repentir ou la foi. Ce fut peut-être la main de quelque grand coupable, expiant sous l'écrasement de son crime, son crime lui-même... Ou peut-être celle de quelque humble Religieux ayant sculpté ce Christ à genoux, pleurant et souffrant dans ses sanglots le murmure des

passions. Il n'y a pas de milieu, c'est l'un ou l'autre ; rien de vulgaire ni dans l'âme, ni dans la main, n'a passé par là ; tout est grand, tout est formidable, et il faudrait plaindre celui qui resterait froid devant cet étonnant et merveilleux spectacle.

Si l'expression dépasse ou accomplit ce que l'on pourrait arriver à concevoir, le travail va peut-être plus loin. C'est d'une anatomie prodigieusement exacte ; non seulement le corps est là, dans la perfection humaine, mais l'artiste, dans chacun des muscles, dans chacune des parties de chair et d'os, a fait passer un souffle de vie d'une extraordinaire puissance et d'une palpitation presque effective. Voyez entr'autres le moelleux de la pose et des gros muscles du cou, l'amaigrissement du nez se contractant aux approches de la mort, l'œil s'éteignant mais élevant une dernière fois la prunelle, la bouche ouverte d'où l'on croit voir sortir le voile humide de l'haleine... nous le répétons, c'est une œuvre réellement hors ligne et notre plume s'avoue impuissante à l'analyser.

Lettre de M. J. Alberding-Thym, directeur de la Revue artistique d'Amsterdam.

Mon cher Monsieur,

C'est avec un vif intérêt que j'ai suivi les traces des impressions faites par votre œuvre dans les âmes de mes bons compatriotes. Peu à peu je m'étais tellement identifié avec le succès que notre unique Seigneur et Maître semble avoir pris à plaisir de se préparer au milieu de nous, par l'apparition providentielle (dirais-je presque) du Christ de Charles V. dans ma chère ville, en pleine semaine sainte, que je n'ai pas encore songé à vous en féliciter, ni à consigner par écrit les chalcureuses actions de grâces que déjà, à part moi, j'ai adressées au bon Dieu. Je crois, Monsieur, que vous devez être content de la réception que nos populations, et notamment *la fleur de la société protestante* a faite au chef-d'œuvre. Pensez-vous que cette foule d'âmes sensibles et dévotes, qui se sont empressées d'apporter leur plus touchant

hommage aux pieds de ce Jésus crucifié, soit absolument loin de son salut ? Laissez faire le bon Dieu, cher Monsieur, par ce moyen comme par d'autres ; et les Hollandais, lents à se convertir, seront peut-être un jour les premiers catholiques du monde. Vous avez pu voir, combien mes bons compatriotes ont encore d'*amour*, et dès lors vous avez pu comprendre combien il peut leur être *pardonné*. Et dois-je vous parler de l'édification franche et forte produite par ce Christ, au sein de nos familles catholiques ? Vous avez pu le voir par vous-même, comme le bon Dieu semble avoir voulu faire couler pour nous les eaux de Bethesda, pour réchauffer nos cœurs ; vous avez vu comme les âmes se sont enflammées, comme les indifférents ont été portés à l'enthousiasme, comme la vue du Christ souffrant a semblé attirer à lui les cœurs fidèles, et parler aux érudits comme aux ignorants.

Pour moi, je n'oublierai jamais les bienfaits de consolation et d'encouragement qu'il m'a prodigués, et son passage, dans ma ville et sous mes yeux, me semble resplendir d'une lumière toute céleste. Que Dieu, ce Dieu si bon, qui fait plus de miracles que nous ne semblons enclins à le reconnaître, soutienne votre courage, et nous fasse recueillir encor bien des fruits de sanctification.

Bon voyage !

Votre serviteur et frère en Jésus-Christ.

J. ALBERDINGH-THYM

Amsterdam, à la fête du B. Pierre Canisius.

27 avril 1868.

Lettre de l'illustre conférencier de Notre-Dame de Paris, le
R. P. Félix.

Cher Monsieur,

Je suis heureux de vous dire que l'impression produite sur moi par le précieux crucifix que vous m'avez fait voir a été aussi profonde que possible. Cette image du Sauveur expirant m'a paru la plus sublime et la plus énergique expression que j'aie jamais vue du *Consummatum est*.

J. FÉLIX, S. J.

Nancy, 25 novembre 1867.

Lettre du R. P. Delcourt, de la Compagnie de Jésus.

Mon cher Monsieur,

Les bibliothèques sont remplies de livres qui cherchent chacun, selon leur mérite, à nous inspirer de l'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je vous avoue que jamais je n'ai rien lu de plus propre à faire jaillir la flamme sacrée que ce livre-tableau, que cette admirable sculpture en ivoire, dont l'exposition a déjà produit tant de bien.

Regardez ce Christ incomparable, et soudain il vous saisit, il vous agite, il vous ébraule, il vous émeut jusque dans les profondeurs les plus intimes de l'âme; il vous pénètre de je ne sais quoi d'inénarrable et de divin.

Regardez-le encore, vous êtes ravi, transporté comme dans un monde nouveau, inconnu, de pensées et de sentiments! Il vous touche, il vous frappe, il vous secoue, il vous remue tout entier, vos sens, votre imagination, votre esprit, surtout votre cœur et votre conscience. Ah! Jésus en croix vous parle de toutes ses douleurs, de tous vos péchés, de toutes ses tendresses... et dans quel langage!

Puis à ce monde frivole et distrait qui passe, ne vous semble-t-il pas qu'il crie: Arrêtez, arrêtez un moment et voyez: C'est ainsi que Dieu a aimé le monde

P. DELCOURT, S. J.

Bruxelles, 24 novembre 1867.

Fête de Saint-Jean de la Croix.

POÉSIE INSPIRÉE PAR LA CONTEMPLATION
DU CHRIST DE CHARLES V A UNE JEUNE RELIGIEUSE BELGE.

Dieu seul.

LE CHRIST.

Jour à jamais béni, jour heureux de ma vie,
Où l'image du Christ apparut à mes yeux,
Reste, ô doux souvenir, dans mon âme ravie,
Accompagne mes pas sur la route des cieux!

Quel génie, enfantant ce chef-d'œuvre admirable,
De ce vivant ivoire a fait parler les traits?
Quel cœur a mesuré cet abîme insondable
De Jésus immolé avant tous nos forfaits?

Son regard fut témoin du drame du Calvaire,
 Ses yeux ont vu couler le sang de mon Sauveur :
 Une céleste extase, une pure lumière
 Lui dévoila Jésus et sa longue douleur.

Tu m'as tout retracé, sainte et divine Image
 Les tortures du corps, les tourments de l'amour ;
 Par toi j'ai tout compris : sa mort fut mon ouvrage ;
 Que ne puis-je à tes pieds expirer à mon tour !

Venez et contemplez le triple rang d'épines
 Ceignant ce front royal, perçant ce chef sacré,
 Et son sang, se mêlant à ses larmes divines,
 Implorant le pardon pour son frère égaré !

Qui donc nous redira le langage sublime
 De son regard mourant et porté vers les cieux ?
 O céleste douceur ! ô douloureux abîme,
 Où l'amour de Jésus se révèle à nos yeux !

Oh ! laisse-moi baiser sur ta face livide
 Ces vestiges cruels d'un soufflet infamant ;
 Je ne m'abuse pas, c'est ma main déicide
 Qui t'infligea, mon Dieu, cet indigne tourment !

Dans sa bouche entr'ouverte, ô langue desséchée,
 Tu murmures encor : "J'ai soif," soif de ton cœur.
 Oui, ta brûlante soif ne peut être étanchée
 Que par le repentir, les larmes du pécheur.

Toujours je la verrai cette épaule blessée,
 Que déchira pour moi le fardeau de la croix ;
 Toujours je la verrai cette main transpercée,
 Qui semble me bénir pour la dernière fois.

Ses muscles sont tendus, ses veines épuisées,
 Le Prophète l'a dit : tous ses os sont comptés ;
 Ses membres sont meurtris, toutes ses chairs blessées,
 Et le sang à longs flots coule de tous côtés.

Laisse-moi m'abreuver à cette source pure
 Qui jaillit, ô Jésus, de ton cœur adoré ;
 Je veux, collant ma lèvre à ta large blessure,
 Savourer à longs traits ce breuvage sacré.

Va donc, ô Dieu victime, où ton amour t'appelle.
 Subjuguer à la fois et l'orgueil et l'erreur,
 Calmer le repentir, charmer le cœur fidèle,
 Confondre dans tes bras le juste et le pécheur.

Mais en quittant ce toit, (1) tu vois couler nos larmes,
 Que ne puis-je, ô Jésus, te suivre pas à pas !
 Te montrer en tous lieux et révéler tes charmes
 A ce monde insensé qui ne te connaît pas.

Je ne te verrai plus, effigie adorable,
 Mes regards attristés te chercheront en vain...
 Mais non, tu m'as laissé l'empreinte ineffaçable
 Le ton Image sainte, ô Crucifix divin.

Partout tu m'apparais, partout je te contemple,
 Ta croix, à mon réveil, se dresse devant moi,
 Dans mon humble cellule et surtout dans le Temple
 Où mon âme, ô mon Dieu, s'épanche devant toi.

Que j'expire à tes pieds, si jamais je t'oublie,
 Si je ne vois tes traits jusqu'au dernier soupir.
 Ah ! du calice amer pour moi tu bus la lie,
 Pour toi, mon doux Jésus, je veux vivre et mourir.

Pour moi sur cette terre il n'est plus qu'un délice :
 Répandre ton amour, partager ta douleur ;
 Loin de moi le plaisir : amour et sacrifice !
 Tel est, ô Dieu souffrant, le seul cri de mon cœur.

Cloue à ta croix ce cœur, couronne-moi d'épines ;
 C'en est fait, mon Jésus, oui tout est consommé ;
 Mon Dieu, je me remets entre tes mains divines ;
 A toi seul j'appartiens, à toi j'ai tout donné.

Tout : mon âme et mon corps ; oui tout, ma vie entière,
 Les gouttes de mon sang, mon esprit et mon cœur,
 Ma famille chérie, et mes sœurs et ma mère,
 Et mes jours d'amertume et mes jours de bonheur.

Ah ! donne-moi ta croix : c'est ma seule richesse,
 C'est là tout mon trésor, ô sainte pauvreté ;
 Sur mon cœur défaillant, que toujours je la presse
 Pour te la rendre au jour de ton éternité.

(1) Le couvent de la Religieuse qui écrit, et où la sainte image avait été exposée quelque temps.

ANNONCES

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Azilda Labelle ; Niclas Larocque ; François Demers ; Eléonore Lalonde ; l'épouse de Jos. Vaillancourt ; Léonidas Devergier ; Olivier Poirier ; veuve Antoine Trudel ; Chs. Jos. Bélieu ; Louise Hubert ; l'épouse d'Alfred Riendeau, l'épouse de Jean-Bte. Vézina ; Scholastique Lizette ; l'épouse d'Hilaire Joly.

Prix du Numéro, un centin.—En vente au Séminaire.